

Compte rendu

ZUBER, Roger, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Armand Colin, 1968, 501 p.

Cet ouvrage, débordant d'érudition et rédigé avec une rigueur intellectuelle remarquable, veut démontrer comment la pratique des «belles infidèles» a contribué, chez les écrivains et dans le public, à former le goût classique. Recherche strictement *littéraire*, elle s'appuie cependant sur le fait que l'«histoire de la traduction chez un peuple est l'histoire même de son goût» et que l'«art de traduire et l'art d'écrire traversent les mêmes phases et subissent les mêmes influences» (A.-H. Becker). Les traducteurs du XVII^e siècle ont mis en oeuvre des principes de création littéraire et peuvent être considérés comme les «ouvriers du classicisme». Pour découvrir ces traducteurs, l'auteur retrace dans une première partie le tableau de leur activité collective en étudiant le genre et ses représentants : Renaissance (avant 1625), ascension (de 1625 à 1640), apogée (vers 1640), crise (de 1645 à 1652) et disparition (après 1653).

Puisqu'il s'agit d'interroger les «belles infidèles» sur le secret de leur style, l'auteur réserve la deuxième partie de son livre à Perrot d'Ablancourt, le seul à avoir consacré à la traduction toute son activité et son génie de créateur original. À travers lui, l'auteur veut saisir le jeu des forces intellectuelles et sociales qui favorisèrent l'exercice de l'art de la traduction. C'est ainsi qu'il est amené à étudier : *a*) les traditions humanistes, poétiques et pédagogiques; *b*) d'Ablancourt et l'âme de son temps; *c*) d'Ablancourt et les milieux à la mode; et enfin *d*) l'homme et son oeuvre. Par son sens de l'essentiel, sa perspicacité et la sûreté de son jugement, d'Ablancourt a donné à ses traductions une remarquable clarté qui fait de lui un artisan de la prose classique. La troisième partie intitulée «Vers le classicisme» est consacrée aux réflexions critiques qui justifient le titre du livre. Ces réflexions, menées avec une très grande perspicacité, jettent une lumière tout à fait neuve sur les «belles infidèles». Elles détruisent en quelque sorte l'image caricaturale qui avait toujours été donnée des «belles infidèles». Nous apprenons ainsi que Perrot d'Ablancourt n'est pas guidé dans son art essentiellement par le goût à la mode ou le respect des bienséances sociales, mais qu'il est fidèle à une doctrine critique souvent explicite et dont rendent compte ses nombreuses remarques et notules qui justifient telle addition, telle suppression ou telle inversion. Cette doctrine, partagée par Guez de Balzac, a contribué à donner à la prose

française son autonomie par rapport à la poésie et à faire triompher l'éloquence écrite sur l'éloquence orale. En étudiant dans des chapitres distincts l'«art du portrait», l'«art du récit», «art de la prose» et la création littéraire chez les traducteurs des «belles infidèles», l'auteur démontre magistralement que les infidélités de d'Ablancourt sont des infidélités «calculées» et motivées qui ont préparé la voie aux auteurs classiques. Donner le rôle majeur aux personnages de premier plan, moderniser les figures et les moeurs du passé (bien que sur ce point il ne faut pas exagérer la «retenue» des «belles infidèles», car si l'adultère est rendu par la «dernière faveur», on trouve de nombreux détails loin d'être atténués), respecter l'intention des personnages, donner l'image du héros parfait, rechercher les motifs des actions, étudier le coeur humain, éliminer le superflu, viser à la clarté, à la densité et à la justesse de l'expression, structurer et équilibrer les phrases, choisir une idée directrice, faire reposer les liaisons sur une esthétique du raisonnement, réduire les ornements et les remplacer par des agréments, telles étaient les raisons d'art de Perrot d'Ablancourt et l'idéal de la prose sous le règne de Louis XIII. En somme, «c'est dans le mouvement qui les emporte que les «belles infidèles» prennent leur plus vives couleurs». En pénétrant dans les arcanes de la création littéraire, le traducteur de Tacite avait découvert une façon originale de faire avancer le récit : sans copier l'original, il prenait pour modèle l'écrivain antique, ce qui lui permettait de devenir lui-même écrivain. La servitude de la traduction se métamorphosait alors en liberté créatrice.

Source : Jean Delisle, *Meta*, vol. 17, n° 4, 1972, p. 244-245